

Le verre de bière fatal

Pierre Lefebvre

Volume 50, numéro 3 (281), septembre 2008

Moi, premier ennemi du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2008). Le verre de bière fatal. *Liberté*, 50(3), 7–11.

Le verre de bière fatal

Pierre Lefebvre

On connaît, en tout cas je le présume, l'image : on boit, seul ou encore entre amis, l'ivresse rend aussi exubérant que téméraire, ça continue, ça dure, ça va encore plus loin, on en commande une autre, puis tout d'un coup, au bout de deux, trois gorgées, on se rend bêtement compte qu'on est en train de boire le verre de trop.

L'intellectuel sans domicile fixe, Montréal : capitale mondiale du livre ?, Une littérature et son péché, La mort du Québec : pour qui sonne le glas ?, Québécois, encore un effort... Depuis que je suis le rédacteur en chef de *Liberté*, j'ai tout particulièrement insisté sur la question québécoise. La chose, pour moi, tombait, et tombe encore, sous le sens. Le lieu, comme le disait Aimé Césaire, est incontournable, c'est-à-dire que l'on se trouve toujours forcé de le traverser. Comment faire autrement ? Il est cette deuxième famille, dans laquelle, malgré nous, nous nous devons de mariner : où que l'on porte le regard, où que l'on tende l'oreille ou le nez, elle se trouve là, patiente, pratiquement comme une louve ou peut-être une belette à l'affût de sa proie. Le Québec, c'est-à-dire le pays, entendons par là le lieu natal, ça pourrait être la Chine, le Congo, l'Écosse, l'Allemagne, la Corée, du Nord ou du Sud, peu importe, le Québec, comme tout lieu mortifère, de toute façon ils le sont tous, m'apparaît de plus en plus semblable à l'enfance ou, plus précisément, à l'enfance telle que la perçoit Heimito von Doderer au début d'*Un meurtre que tout le monde commet*, soit un seau qu'on vous renverse sur la tête. Après un coup de cochon comme celui-là, il n'y a pas grand-chose à faire, à part passer le restant de ses jours à se débarbouiller.

Anyway. C'était donc à peu de chose près inévitable que *Liberté* finisse par s'attaquer un jour ou l'autre à la question de l'indépendance nationale. Comment, en quelque sorte, faire autrement, d'autant plus que le « so that I might declare myself its

first enemy » de Joyce nous est rapidement apparu tout aussi envoi- rant que le doux chant des sirènes. Il y a là, en effet, pour chacun d'entre nous se trouvant engoncé dans cette province maudite, un extraordinaire sujet de méditation. Comment en refuser l'appel ?

Pourtant, quand même, je le refuse. Ce n'est pas que j'aie le sentiment d'avoir fait le tour de la question, le Québec, comme toute pathologie, restera jusqu'à la fin de ses jours un territoire inépuisable, mais rien qu'à l'idée d'y penser, d'y replonger, une lassitude me prend et me ramène du même coup à l'esprit un passage du *Gode blessé* d'Alain Turgeon, celui où le romancier en arrive à la conclusion que « le Canada anglais ne nous opprime pas, il nous déprime ». J'imagine qu'on devine à peu près que je souhaite surtout le paraphraser afin de laisser entendre que le Québec me fait par moments sensiblement le même effet.

Ce qui est surtout délicat, en tout cas me semble-t-il, dans toutes ces histoires de lieux d'origine, c'est d'arriver à distinguer comme il faut la limite précise de nos angles d'attaque, et ce, parce que dans ce domaine, tout spécialement, le poste ennemi s'avère plus souvent qu'autrement quasi inébranlable. À l'échelle d'une vie humaine, le Québec bouge, en effet, avec autant de célérité qu'une plaque tectonique. Par-dessus le marché, comme si on ajoutait l'insulte à l'injure, le brouillard de notre contemporanéité nous empêche de distinguer de quel côté il dérive. C'est, on en conviendra, ennuyeux. Passer son temps à répéter à satiété que les choses tournent carré n'est pas le plus fascinant des programmes.

Du coup, j'ai l'impression que la seule façon, pour moi, d'aborder ce thème imposé est de tricher ou, plus précisément, de l'inverser. S'il m'est effectivement assez facile de m'imaginer en premier ennemi du Québec, que celui-ci en arrive ou non, un jour, à devenir indépendant, il me semble encore plus simple, plus véridique peut-être, de m'imaginer que c'est au contraire le Québec, indépendant ou non, qui s'avère à chaque jour mon ennemi intime — mais non pas le premier, cette place de choix revenant, comme pour chacun de nous, à la famille, des vivants encore là aux ancêtres disparus dont on ne sait même pas le nom.

De ce côté-là des choses, le grand avantage est que je n'ai plus tant à me demander quand ou comment ou pourquoi le Québec devrait devenir indépendant ou non, mais bien s'il me sera un jour donné de moi-même me séparer du Québec. Que celui-ci soit un pays, une province, une succursale, ou Dieu sait quoi encore.

Stephen, mon héros

Je ne suis bien évidemment pas le premier à vouloir fomenter un projet de cette eau-là. L'exemple le plus connu, celui qui a sans doute pavé la voie à tous les autres, est celui de Stephen, on le trouve dans *Ulysse*, quand le vieil Irlandais lui fait dire : « L'histoire est un cauchemar dont je cherche à m'éveiller. » La phrase est d'autant plus vertigineuse, me semble-t-il, quand on se décide à l'inscrire dans le contexte québécois. L'indépendance, en effet, la rengaine dure depuis les années soixante, s'avérerait, selon certains, essentielle parce qu'elle nous permettrait de pénétrer, comme des grands, dans l'Histoire. L'argument me semble amusant parce qu'à la lumière de la phrase de Stephen, il revient pratiquement à dire que notre indépendance serait, au fond, la voie royale vers le sommeil et ses cauchemars.

La chose, bien sûr, ne veut surtout pas dire que notre situation de province canadienne en est une de doux rêve ou encore d'état de veille lucide. Comme le disent les Français : il faut quand même pas déconner. L'Histoire, celle de l'humanité entière d'abord, nous y sommes enfoncés à peu près jusqu'au nez, quant à la nôtre, là encore comme tout le monde, nous y sommes bien au-delà de notre cuir chevelu. Se questionner sur notre accession à l'indépendance revient du coup à se demander pourquoi, comment, on pourrait bien se transvaser d'un cauchemar à un autre. La question n'est pas aussi fallacieuse qu'elle en a l'air. Parce qu'il ne s'agit pas ici de choisir le moindre des deux maux, d'opter en toute conscience pour le cauchemar le moins monstrueux, mais bien de sélectionner celui dont nous serons le plus à même de nous éveiller. La partie est loin d'être gagnée. Ma grande crainte au sujet de l'indépendance demeure qu'elle nous fasse le coup

de la Révolution tranquille, soit de pavoiser parce qu'elle a eu le bonheur de changer une pauvre piasse pour quatre trente sous. À tort ou à raison, avoir troqué le Père, le Fils et le Saint-Esprit pour Quebecor, Loto-Québec et Juste pour rire ne me semble pas tout particulièrement édifiant.

Ce que je me demande ainsi, parce que pour moi le nœud de l'affaire est là, c'est si le pays, et c'est mon vœu, saura à un moment donné se montrer moins maladivement national que la province. Sera-t-il capable de porter sur lui-même et le monde un regard qui serait d'une tout autre nature? Lui serait-il donné d'honorer le beau mot d'ordre de Dumont (pas Mario, ha, ha, l'autre), soit qu'il ne s'agit pas tant pour nous de penser au Québec que de penser à partir de lui? Non pas donc de sans cesse ressasser tous les moindres recoins de notre cauchemar national, non pas donc de s'y vautrer comme s'il était la vie même, mais de s'en servir comme d'un port, un tremplin, un canon afin de s'arracher à nous-mêmes? Pour cela, bien sûr, indépendance ou pas, il nous faudrait pouvoir nous doter d'une véritable volonté politique, et plus particulièrement en matière de culture et d'éducation, c'est-à-dire donner aux institutions devant les défendre et les illustrer les moyens et les possibilités non seulement de faire leur devoir, ce qui ne serait déjà pas si pire, mais aussi, et surtout, de bénéficier d'un soutien, oserais-je dire d'un respect, de la part de nos élus comme de nos élites financières et, bien évidemment, médiatiques. On peut toujours rêver...

Post-scriptum

Parlant d'histoire, justement, on fête cette année le soixantième anniversaire du *Refus global*, le manifeste que l'on présente parfois comme le coup d'envoi, en tout cas comme une manière de portique, de la Révolution tranquille. Je m'en suis rendu compte cet hiver en me promenant sur Saint-Denis, en bas, entre Maison-neuve et Ontario. Quelqu'un, quelque chose, avait tendu de bord en bord de la rue une belle banderole. « Place à la magie », que ça disait, et puis aussi « Place aux mystères objectifs ». Juste à côté, prouvant par là que soixante années avaient passé, on pouvait

voir sur le théâtre Saint-Denis une espèce d'orgie d'affiches des spectacles des humoristes de l'écurie de Rozon. Je me dois de l'avouer, il y a des jours où ce n'est pas l'ennemi du Québec que je souhaite devenir, c'est son veuf.